

Les Inrockuptibles

À Nice, la Biennale des arts et de l'océan veut sensibiliser au sentiment océanique

par Jean-Marie Durand
Publié le 16 mai 2025 à 17h34
Mis à jour le 16 mai 2025 à 20h31



À l'occasion de la Conférence des Nations unies sur l'océan en juin à Nice, la Biennale des arts et de l'océan propose 11 expositions ainsi qu'un parcours à ciel ouvert dans la ville. Où les artistes célèbrent la beauté des paysages océaniques et révèlent en même temps les périls pesant sur l'écosystème marin.

En 1951, soit une dizaine d'années avant son livre devenu culte, *Printemps silencieux*, la biologiste américaine Rachel Carson sensibilisait le monde à la question de la conservation des océans avec son premier grand texte *La Mer autour de nous*. Empruntant son titre à cet ouvrage-clé, la Biennale des arts et de l'océan, organisée à Nice jusqu'en octobre prochain, place ainsi son programme à l'aune de cet horizon océanique menacé par l'environnement industriel et le réchauffement climatique. Rachel Carson nous alertait déjà en son temps : *“Il est étrange de penser que la vie a surgi de la mer, et que la mer est désormais menacée par l'une des formes de cette vie. Mais la mer, même si elle est entraînée dans une évolution désastreuse, continuera à exister ; la menace porte plutôt sur la vie elle-même.”*

À l'occasion de la Conférence des Nations unies sur l'océan, du 9 au 13 juin, et inspiré·es par la lecture du texte fondateur de Carson, les commissaires de la biennale – Jean-Jacques Aillagon et Hélène Guenin – ont voulu s'inscrire dans son héritage pour éclairer, à la lumière des arts visuels, les menaces qui pèsent aujourd'hui sur les océans : “*Nous savons désormais que ce milieu, longtemps qualifié de ‘Monde du silence’, est en réalité un monde bruisant de communications et d'échanges entre les créatures qui l'habitent, perturbé par les sonars des bateaux et l'exploitation des fonds sous-marins*”, précisent-il et elle.

Animée par la volonté de sensibiliser le public à l'enjeu d'un sentiment océanique perturbé par la pêche massive, la pollution des masses d'eau ou l'extraction minière en eaux profondes, la biennale propose un parcours foisonnant dans les musées et centres d'art de la ville à travers 11 expositions, mais aussi des œuvres à ciel ouvert. “*L'intention artistique est de proposer une odyssée artistique et culturelle à travers les temps et les imaginaires tout en s'ancrant dans l'histoire de Nice et de son littoral. Les musées et partenaires mobilisés pour cette édition exploreront les différentes facettes de notre relation à l'océan*”, précisent Jean-Jacques Aillagon et Hélène Guenin.

À la Villa Arson, entre beauté et effroi

L'une des expositions les plus fortes de cette biennale se tient à la Villa Arson : *Becoming Ocean: A Social Conversation About the Ocean* (organisée avec TBA21 Thyssen-Bornemisza Art Contemporary et la Fondation Tara Océan) accueille jusqu'au 24 août une vingtaine d'artistes pour proposer une approche sensorielle, poétique et spéculative sur les océans. Sculptures, installations, vidéos... Tous les médiums nourrissent une conversation sociale prenant en compte les périls et les miracles enfouis au fond des océans.

Des magnifiques perles de Murano de Simone Fattal (*Pearls*), évoquant le vieux temps du commerce maritime, aux photographies et structures productives de Nicolas Floc'h, attentif à la représentation des habitats et des milieux sous-marins (*La Couleur de l'eau – La Seine ; Paysages productifs...*), en passant par la vidéo truculente d'Anne Duk Hee Jordan évoquant l'étrange vie sexuelle des éponges, pieuvres et étoiles de mer (*Ziggy and the Starfish*) ou les photographies de Samuel Bollendorff (*Les Larmes de sirènes*), confrontant la beauté des paysages marins et la pollution qui les contamine via des échantillons prélevés dans les mers, le parcours au cœur de la Villa Arson (dont le centre d'art est dirigé par Marie-Ann Yemsi) plonge le-la visiteur-se dans des abysses de perplexité et d'émotion entremêlées. La célébration de la biodiversité marine (cf. Ingo Niermann, Christian Sardet...) bute sur la prise de conscience de sa fragilité. Flottant entre ces imaginaires plastiques et politiques, entre la beauté et l'effroi, les artistes soufflent le chaud (du climat) et le froid (de l'eau).

Habitée et inquiétante, la zone d'Ugo Schiavi au 109

Une autre exposition, *La Zone de minuit*, déployée jusqu'au 24 août également dans la grande halle du 109 (les anciens abattoirs de Nice), en coproduction avec la Station, nous plonge dans le monde troublant des secrètes abysses. L'artiste Ugo Schiavi a conçu une vaste installation de sculptures et vidéos dans un décorum opaque, ajusté à l'imaginaire des grands fonds, à leur bioluminescence et leur bioacoustique. La "zone de minuit" désigne généralement les eaux profondes où la lumière du soleil ne pénètre plus.

Fantasmant sa propre présence au cœur de ce monde enfoui, où il découvrirait à la manière de Jules Verne ou James Cameron des créatures fantastiques et hybrides, l'artiste a créé des sculptures en verre sur lesquelles s'agglomèrent des pièces composites et imaginé des bêtes étranges surgissant en images de synthèse au cœur de l'installation. Habitée et inquiétante, la zone d'Ugo Schiavi oscille entre science-fiction et poésie des bas-fonds. Pour rien au monde, on serait prêt à y plonger en vrai. La lumière et l'air nous manquent.

Un parcours à ciel ouvert sur la promenade des Anglais

Cela tombe bien, la lumière nous attend sur la baie des Anges, solaire, même à la tombée du jour. Car la biennale a imaginé cette année un parcours à ciel ouvert sur la promenade des Anglais et la promenade du Paillon, avec des œuvres de six artistes inspiré·es par ces océans menacés. Les propositions de Laure Prouvost, Shilpa Gupta, Joël Andrianomearisoa, Nicolas Floc'h, Emmanuel Régent, Jin Choi et Thomas Shine créent un trouble esthétique dans l'espace public, de manière subtile, presque invisible tant leur inscription se veut discrète. À l'image du projet fascinant d'Emmanuel Régent, lequel a imaginé un dispositif technique sophistiqué permettant de mesurer, le long de la digue, la présence des cétacés au large par un signal lumineux occasionnel, connecté aux postes d'observation sous-marins.

Les dauphins se devinent plus qu'ils ne se voient, comme une manière intériorisée – une projection mentale et machinique à la fois – de se connecter à la vie secrète des océans. Les mots suspendus de Joël Andrianomearisoa (“*Songer la vague / Sur un horizon une promesse*”), ainsi que ceux de Shilpa Gupta qui brillent dans la nuit, rattachent aussi l'œil à l'eau qui veille sur nous et cache ses animaux fatigués.

De nombreuses autres expositions

À la mesure de toutes ces délicates installations à ciel ouvert, la biennale creuse des voies poétiques qui disent en elles-mêmes tout ce que nous devons aux océans et comment ils imprègnent nos imaginaires de Terrien·nes désinvoltés. D'autres expositions prolongent ce registre sensible, en l'inscrivant dans le contexte historique de Nice et de la Méditerranée, de manière plus classique et patrimoniale (*Nice, du rivage à la mer*, à la Villa Masséna ; *Matisse Méditerranée(s)* au musée Matisse, centrée sur la façon dont les paysages du Sud ont nourri les recherches chromatiques et plastiques du peintre), mais aussi de manière plus aventureuse chez de jeunes artistes contemporain·es.

On pense à la jolie exposition d'Anne-Laure Wuillai au Palais Lascaris, *La Quadrature du cercle*, qui intègre les éléments marins au cœur d'un système d'objets domestiques ; à celle de Racca Vammerisse au musée des Beaux-Arts Jules Chéret, *Les Reliques de l'écume*, qui crée des sculptures en céramique hantées, dans leur étrangeté même, par un univers marin de perles, coquillages et tentacules ; ou encore à celle de la photographe Manon Lanjouère qui, avec *Les Particules* au musée de la Photographie Charles Nègre, s'intéresse aux déchets plastiques qui se déversent par millions de tonnes dans les océans chaque année – des instruments de destruction de l'écosystème marin et du phytoplancton que l'artiste révèle dans leur matérialité aquatique (pailles pour boire, volants de badminton...), comme les traces d'une indifférence coupable des humain·es à la vie de leurs mers.

La mer qu'on ne voit plus danser, les artistes voudraient la sauver. C'est bien dans cet équilibre entre la documentation d'un affront fait aux océans et un relevé sensible de ses effets mortifères que la Biennale des arts et de l'océan navigue. Dans le vent de l'histoire, dans l'écume des vagues qui déferlent sur la raison humaine.

Biennale des arts et de l'océan, *La Mer autour de nous*, 11 expositions à Nice jusqu'en octobre. Toute la programmation [ici](#).